

Henri nous fait tourner ta tête par son érudition époustouflante sur son quartier de Sfax. Je confesse, à ma grande honte, que c'est pour moi la révélation d'un Sfax inconnu et cela m'a d'autant plus touchée !

UN TRAIT D'UNION

(From Diaspora Sfaxienne 2005, p58)

C'est ainsi que je considère, aujourd'hui, le vieux quartier de Sfax dans lequel je suis né ; aussi, ai-je envie de l'évoquer ; d'autant plus qu'il a disparu pratiquement sans laisser de trace ; en effet, vous chercheriez vainement un seul vestige matériel de son existence passée, l'Histoire l'a littéralement balayé.

Des quelques centaines de maisons qui le constituaient, pas une seule ne subsiste ; cruel destin que le sien : rien de sa vingtaine de rues et de ruelles, rien de son tracé, rien de ses édifices, rien !

Bien sûr, mis à part les diasporiens qui y sont nés et y ont vécu, personne ne s'est particulièrement intéressé à lui : ni les habitants de la ville moderne, ni ceux de la médina car, pour eux, il n'était qu'un simple lieu de passage.

Dans l'excellent recueil de cartes postales anciennes de Mme Nicole Massé-Muzi, tous les quartiers de Sfax sont abondamment photographiés et leurs édifices en premier ; quant au quartier de la marine, mises à part l'église, la rue de la République, la place Camot et grâce à la proximité des remparts, les rues Léonnec et Jules Ferry, ni sa mosquée, ni sa synagogue, ni ses belles maisons consulaires et autres, aux façades ouvragées de travertin, ornées de pierres de Dar-Chaabane, avec parfois des chambres de bois sur balcons, aucun souvenir d'elles. Il est vrai que le recul devait manquer au photographe, dommage ! Pourtant, considérant que même les dromadaires et les ânes figurent sur ces cartes anciennes, pourquoi pas les trois fontaines, ses porteurs d'eau et ses usagers ? Et le ftaïri juché sur sa doukkena, et les fumeurs de chicha en costume traditionnel, assis à la turque devant leur narghileh ?

Certes, il était quelque peu insalubre surtout, et je l'ai connu ainsi tout enfant, avant l'installation de l'eau courante et de l'électricité ; les jarres que remplissaient les porteurs d'eau ne permettaient qu'une hygiène sommaire car le précieux liquide devait d'abord servir à faire la cuisine puis la lessive et un peu de ménage...quant à la toilette.... La nuit régnaient les lampes à pétrole et les lampes à carbure. L'été, les antiques demeures étaient souvent envahies par les punaises ; les épidémies sensibles en souffraient. Ces satanées bestioles ne

craignaient que le jus de tabac ; ça puait mais on se grattait moins ! Et les blattes ? maousses et moustachues en diable, elles adoraient les cuisines vétustés comme d'ailleurs leurs cousins les petits cafards ; tout ce petit monde se dissimulait le jour dans tous les coins sombres, les fentes, les anfractuosités, les trous, et se baladait la nuit en toute impunité.

L'hiver, il faisait froid et surtout humide car l'étroitesse des ruelles interdisait au soleil de réchauffer les intérieurs ; aussi rhumes, gripes, bronchites n'y étaient pas rares, mais Florio. Boccara. Espié ne pouvaient offrir que de l'aspirine, de l'essence de térébenthine, de l'ouate thermogène, des verres à ventouses, du coton et quelques gargarismes officinaux. Heureusement, les docteurs Ceccaldî, Sandor et Galéa étaient là pour consoler, soulager, et souvent guérir sauf, hélas, lorsque survenait la tuberculose.

L'hiver, donc, il faisait froid et pour se réchauffer dans le quartier, il n'y avait que le canoun et ses braises incandescentes - Ah ! Qu'il faisait bon autour; Oui mais, parfois, au milieu de la nuit, ces braises refroidies d'où émanait de l'oxyde de carbone, se transformaient en silencieux assassins. La Dépêche SfaxJenne rapportait souvent de tels malheurs.

Ce quartier, amis diasporiens, il suffisait durant notre passé vespéral, rue Emile Loubet, de le prolonger jusqu'au boulevard de France, de le passer et, aussitôt, nous y étions : à gauche, la maison du maltais et l'épicerie Calafatis. à droite, le bureau de tabac de Mme GuJly et le store surmontant l'officine de la Dépêche Sfaxicnnc. Les pavés remplaçaient le bitume de l'avenue - et, à la place des larges vitrines des grands magasins, celles bien modestes de petites boutiques, une soixantaine en tout, qui se serraient les unes contre les autres sur les quelques cent cinquante mètres qui séparaient Bab-Diwan, du boulevard de France.

Cependant, on y trouvait de tout, sans parcours inutile : deux pharmacies, F.spîé et Boccara, deux librairies papeteries, Muzi et Gaucj. deux cafés européens, « Le Bar des amis chez Ramirez » et « Le cate de l'Union », la charcuterie Azzopardi. « la pâtisserie royale de Mr Lévy », la droguerie d'Akedi et Kainoun., la quincaillerie Debono. les trois bazars de Tedesco. Berrebi et Sylvia. la distillerie en boissons gazeuses de Thomas, le dépôt de glace d'Avocato, les deux Sévilla, l'un vendant des vins et liqueurs et l'autre des chaussures, de même Azria. les salons de coiffure de Bounv, Falzon et Younes. des commerces de tissus-gros et détail-bonneterie-confection-nouveautés : Aïdan. Bramly. Bismuth, Chemla, les horlogers, bijoutiers, joalliers en grand nombre : trois Ayed. deux Chelly. deux Naim, la boulangerie Cohen. trois épiceries : Abdelnaccur et Damak à Bab Diwan et Calafalis à l'autre

bout de la rue. Quant aux quatre cafés maures ainsi que le ftairi, ils se situaient également à peu de distance de Bab Diwan.

J'arrête ici cette énumération, quoique très incomplète, car elle deviendrait vite fastidieuse ; elle donne une idée de ce qu'était la rue de la République, axe principal de notre quartier que je vais, à présent, tenter de délimiter, situé comme il l'était entre les deux quadrilatères de la médina et de la ville moderne.

Et d'abord comment l'appelé t-on au cours de son existence ? — Pour les Tunisiens, il était er'Rbat, El Fondouk, haï Bab El Bhar, Chabet er roumi pour les Européens : le quartier de la marine, peut être le quartier franc et sans doute d'autres appellations en italien ou en maltais : la rue qui partait de Bab-Diwan à la mer, s'appela Strada Réale, Rue Centrale avant d'être nommée comme ci-dessus. La configuration de ce quartier était celle d'un polygone curviligne dont la base, formée par la rue Léonnet, suivie de la rue Jules Ferry, épousait le tracé des remparts de la place du marché aux céréales jusqu'aux escaliers du borj en nar en passant par Bab-Diwan ; le tracé de la route de Moulinville, du borj en nar au cercle militaire en constituait un autre côté, puis le boulevard de France partant du cercle militaire jusqu'à la hauteur de la pharmacie Florio à gauche et de l'épicerie Borj Olivier à droite, en dessinait son plus grand côté curviligne, et enfin de l'épicerie Borj Olivier jusqu'aux remparts se trouvait son plus petit côté .

Fait unique dans notre ville : notre quartier était doté des lieux de culte des trois religions catholique, musulmane, israélite, trois lieux justifiés par la présence de trois communautés : une communauté chrétienne groupée autour de la place Lavigerie à proximité de l'église, une communauté musulmane autour de Bab-Diwan avec une mosquée rue de la République, une communauté hébraïque occupant un espace plus vaste à Test de la rue de la République avec sa synagogue. Cette vue d'ensemble ne doit pas faire oublier que des membres de chacune de ces trois communautés habitaient par famille hors des lieux géographiques ci-dessus définis, dans un saupoudrage qu'aucune discrimination religieuse ou ethnique n'avait jamais interdit. Dans certaines ruelles : juifs, chrétiens et musulmans cohabitaient le plus pacifiquement du monde. Ces gens, de condition modeste, vivaient en harmonie, occupés à gagner leur pain quotidien et celui de leurs familles.

Bien que plutôt étroites dans l'ensemble, ces rues et ruelles étaient, contrairement à celles de la Médina, d'un tracé à peu près rectiligne - sauf la rue de Constantine qui dessinait un angle droit. Le quartier de l'église, à l'ouest de la rue de la République, comptait quatre

rues : de Constantine, de Malte, le passage de l'église, une rue sans nom autour de la place Lavigerie, plus deux autres, plus importantes par les commerces qui les bordaient : les rues Léonnec et Tissot.

A l'est de la rue de la République s'étendait la Hobiza - nom arabe de la maure — en majorité habitée par des juifs et dont l'axe, perpendiculaire à la rue de la République, était la rue Pasteur, d'où partaient perpendiculairement, à gauche, les rues : de la synagogue, Hannibal, de Carthage, de Jérusalem, du Sinaï, toutes débouchant sur la rue Jules Ferry, laquelle longeait les remparts de Bab-Diwan au Borj en nar, alors que de cette même rue Pasteur partaient à droite, la rue Flatters et la rue Barthélémy, St-Hilaire qui aboutissaient, toujours perpendiculairement, à la rue Général Chanzy. Puis s'étendait la place Carnot d'où partait la rue Général Chanzy vers la rue de la République et la rue du chacal, longeant les arrières du cercle militaire vers la route de Moulinville. Considérant la surface totale du quartier, la Hobiza en occupait bien les trois quarts et le dernier quart le quartier de l'église ; même proportion pour la place Carnot par rapport à la place Lavigerie.

Même constatation quant au nombre de pâtés de maisons et de leur surface. Je parlerai, à présent, de la place Lavigerie, de l'église des rues et bâtiments adjacents. Si je l'ai précédemment défini comme quartier, je l'ai fait simplement par commodité car, comme la Hobiza, il se nommait avant 1881, haï Bab el Bhar et ses plus anciennes constructions, de la même facture que celles de la Hobiza, avaient été édifiées vers 1770-1800.

J'ai vainement fouillé dans ma mémoire ; je n'y ai trouvé trace ni d'un kouteb, ni d'une école israélite. La seule école israélite dont je me souviens était située en ville moderne, à l'angle de la rue Alexandre Dumas et de la rue Lamoricière ; elle était dirigée par Mr Vitalis Danon. Si je fais erreur en ce domaine, que l'on veuille bien m'en excuser, car je suis de bonne foi ; dans le quartier franc de mon enfance, il n'existait à ma connaissance qu'une seule et unique école : celle des Sœurs de St Joseph de l'Apparition ; on y entrait par le passage de l'église mais le corps de bâtiment - un rez-de-chaussée, deux étages donnaient également sur la rue de Malte et la place Lavigerie ; la salle de communauté était à cheval sur le passage de l'église au premier étage soutenue par une structure légèrement voûtée.

Cette école, dans les années 30, était la seule parmi toutes les écoles de Sfax à avoir des classes géminées, garçons et filles y étaient mêlés, de la classe des petits tenue par sœur Marie-Ange, à la classe des plus grands tenue par Sœur Jean de Matha ; elles étaient composées d'enfants de toutes origines : grecs, maltais,, italiens, siciliens, français, issus de toutes les classes sociales de la société sfaxienne : filles et fils de colons, de médecins, de fonctionnaires, de commerçants, d'employés, d'ouvriers ; aucune discrimination n'y sévissait ;

seuls comptaient le travail et le mérite. La cour des petits jusqu'au Cm2 était en terrasse au 2^{emi} étage ; celle des grands n'était autre que la place Lavigerie elle-même car leur salle de classe était située en contre bas du rez-de-chaussée à l'angle de la place et de la rue de Malte. A propos de la place Lavigerie, il est bon de noter que la porte de l'église s'y ouvrait avant 1881 et que l'édifice tournait ainsi le dos à la mer dont il était séparé par le mur d'enceinte qui ceinturait le quartier franc. Au cours du siège de Sfax, du 6 au 16 juillet 1881, une des nombreuses batteries qui défendaient la ville, se trouvait en position entre les canons de la flotte française et l'église qui fut ainsi endommagée par les projectiles des assiégeants si bien qu'elle fut rénovée en 1892 ; dotée de deux clochers, la porte donnant sur la place Lavigerie fut murée et une autre s'ouvrit face à la mer.

Lorsque j'étais enfant, la place Lavigerie, bordée à l'est par la rue de Malte, était dotée de trottoirs, de caniveaux, de caissons à ordures métalliques, complantée de palmiers et revêtue de bitume. Son quadrilatère bordé d'immeubles de différentes époques, appartenait aux enfants des immeubles voisins qui étaient habités, en exclusivité par des chrétiens : Risso, Cavaretta, Padoyani, Désira, Pi Salvo, Muscat, Deschodt, Lacono, Gili, Scicluna ; cependant, avant ma naissance, Valbert De Ceccaty, qui ne logeait pas sur la place, y possédait une teinturerie - blanchisserie et un Monsieur Hazir y tenait une bijouterie indigène ; un dispensaire de l'Union des femmes de France y était installé et y avait prodigué des soins à tout humain qui venait les solliciter. Une particularité odorante de cette place provenait du laboratoire de charcuterie Mifsud, laquelle charcuterie était d'une telle qualité qu'une fois humé ses parfums, on ne pouvait s'interdire de pécher par gourmandise.

La rue de Malte presque aussi longue que la rue de la République et parallèle à celle-ci, partait du boulevard de France ; en son début et à droite une petite place en triangle avec deux commerces : Gader Djmel, parfumeur, Ben Salem, marchand de tapis ; un coiffeur et l'entrée du domicile du docteur Palomba, à gauche un cordonnier : Gharriani ; et jusqu'au débouché sur la place Lavigerie, de vieux logements occupés par des familles juives, Saada, maltaise, Spiteri, grecques, Souklanis, et le seul immeuble moderne donnant sur la place : Gili, prêts hypothécaires ; la rue de Malte continuait, toujours droite, sur la rue Tissot avec Berdah, agent de fabrique, Arbîb, représentant, Nahmias, huiles et céréales ; cette rue, traversant la rue Tissot, allait aboutir rue Leonnec face aux remparts.

De la place de l'église partait le passage de l'église à gauche de l'édifice, et à droite du pâté de maisons où se trouvait la menuiserie de Michel Cordina, les locaux des deux troupes

des scouts de France ; les logements de De Veigy, avocat, d'Elloumi, propriétaire et enfin l'école des Sœurs, au débouché de la place Lavigerie. Sur le côté ouest de ceDe-ci se trouvait d'abord une impasse habitée par les familles Saïto et Giordanella, ainsi que l'atelier du magasin de cycles Albert et Vincent THEY dont la façade donnait sur le boulevard de France au 44 bis. De ce même côté de la place partait la seule rue à angle droit de tout le quartier, la rue de Constantine, dans l'angle de laquelle se situait l'atelier de Bertolino : pattes, balances, bascules. Y logeaient les familles TuccJo-Sfax-Gafsa, Jaoui - représentant. Scavino - machines à écrire, deux familles Roy - assurances et commis T.P. A l'extrémité de cette rue, les locaux des réserves de Borg Olivier et de Casaburo.

En empruntant la rue de Malte, partant de la place Lavigerie vers les remparts, on arrivait d'abord à la rue Tissot puis à la rue Leonnec. La rue Tissot partait de la rue de la République, perpendiculairement à celle ci et aboutissait sur la place du marché aux grains ; parfaitement cosmopolite, aucune ethnie n'y dominait ; on y trouvait deux boulangeries : Zanoii et Chemla. deux gargotes : Triki et Même Soutourou : une fabrique de pâtes alimentaires : Centonze, un bar : Mme Bussutil, un commerçant en huiles : Ali Trabelsi. deux commerces de denrées coloniales : Naïm et Setbon. l'imprimerie Sebag. deux cordonniers : Barone et Capello, un salon de coiffure : Cglentance, un tailleur : VeUa, un spécialiste en ameublement : Madar, un magasin de fournitures électriques : Essellemi. cinq commerces de mercerie, tissus, bonneterie : trois Aïdan-Berrchi-Zanzouri. un restaurant indigène : Hasscn Karabiba. Il me faut noter que Micie-René-Albert Aïdan, fils d'un commerçant de cette rue Tissot faisaient partie intégrante des ragazzi de la place Lavigerie au demeurant tous catholiques.

Au delà de la rue Tissot, parallèle à celle ci, et longeant les remparts du marché aux grains à Bab-Diwan, se trouvait la rue Leonnec aussi cosmopolite que la rue Tissot, surtout par ses habitants mais non par ses commerçants dont la grande majorité étaient tunisiens, ! Israélites ou musulmans).

Accolés aux remparts, enclavés entre les tours, semblables à de longs couloirs sertis dans la même construction basse, pourvus des mêmes embrasures de porte, quelques dizaines de commerces de toutes sortes : fruits, légumes frais, légumes secs, épices,œufs, pains, viandes, boissons non alcoolisées, cafés maures, haltes pour fellahs, petites forges, réparateurs de kab-kab, vendeurs de petits instruments de cuisine traditionnels, dépôts de jarres et de gargoulettes, etc.. etc... Alors que de l'autre côté de la rue, juifs et musulmans se partageaient le gros des ventes. Quatre marchands de céréales : Allouche. Guez. Saïd.

Nahmias, un grossiste en primeurs : Triki, la droguerie Saada, un cordonnier : Liscia, un fêrailleux : Ankri, deux ferblantiers : M'sihid et Zanzouri, une fabrique d'eaux gazeuses :

Il est peut être bon de rappeler que lorsque l'eau courante fut installée dans tout le quartier, ce furent, à ma connaissance, les ferblantiers juifs qui s'en chargèrent ; puis comme les tuyaux de plomb avaient pour fâcheuse habitude de fuir, comme ça, pour faire joli, on les sollicitait souvent pour les réparations.

Mais avant de poursuivre dans cette description schématique du quartier comme dans rémunération, sans doute fastidieuse, de ses commerces, je voudrais un instant revenir sur la disparité, évidente et parfois choquante pour l'œil, qui existait entre les bâtisses, souvent accolées les unes contre les autres, les unes pourvues de tous les attributs de l'aisance, les autres, de la pauvreté.

Contrairement aux immeubles de la ville moderne, à la géométrie impeccable, d'une esthétique certaine, malgré les différences de style, les pâtés de maisons du vieux quartier, n'étaient le plus souvent que des conglomerats de constructions de tous styles et de tous âges, soudées les unes aux autres sans grand souci d'alignement ; avec des renforcements, des arêtes, des disparités de hauteur, tantôt cubiques, parallélépipédiques, tantôt curvilignes, bref, une anarchie dont seul le tracé à peu près rectiligne des ruelles venait atténuer le désordre. Cependant, la blancheur quasi uniforme de leurs murs extérieurs, l'éclat du soleil aidant, faisait oublier les outrages du temps et la sobriété de l'architecture. Vus du haut d'un édifice, le toit de l'église par exemple, sur lequel je m'aventurais parfois, sauf à l'heure du bréviaire de messieurs les abbés, apparaissait à mes yeux un nombre impressionnant de terrasses pourvues de buanderies, grandes dispensatrices de lessives, suspendues comme il se doit et flottant sous l'effet de la brise comme autant de drapeaux blancs et d'étendards multicolores.

Sur cette étendue de terrasses plus ou moins hautes, pourvues ou non de murettes ou de balustrades, vivait clandestinement, grâce à la générosité des humains, une population de chats filiformes, faméliques et quémandeurs. Tout au long de mon enfance, j'en reçus régulièrement dans mon lit ; ils étaient affectueux et doux mais couverts de puces lesquelles, pour une raison que j'ignore, respectèrent scrupuleusement mon épiderme. Ne quittons pas les terrasses sans que je n'évoque en quelques lignes le rôle qu'elles jouèrent dans l'électrification du quartier vers les années 30. Ce furent elles qui payèrent le prix, combien inesthétique, de la modernité. Adieu la pureté des horizons ! Elles se hérissèrent, à perte de vue, de poteaux, de supports, de relais métalliques d'où surgissaient de courtes tiges horizontales munies d'isolateurs de porcelaine-vert et blanc-sur lesquels étaient tendus des fils courant en réseaux parallèles alimentant chaque foyer, par-dessus les rues et les ruelles, traits noirs sur le bleu

profond du ciel ; profusion de fils et de câbles suspendus au-dessus des têtes d'un côté de la rue à l'autre ; c'était laid mais sans doute indispensable ; la fée électricité rendant caduques les lampes à pétrole aux mèches souvent

fumeuses que les efforts physiques car, dès lors, le courant ferait tourner les machines dans les ateliers, les menuiseries, les minoteries, les huileries et dans les fabriques en tout genre.

Mais si le quartier y gagna en lumière, avec elle arriva également le son ; les premiers postes de radio firent une entrée triomphale dans les cafés maures lesquels, généreusement pourvus de hauts-parleurs, diffusèrent alentour et du matin au soir, les chansons des artistes en vogue ; c'est ainsi que le quartier put goûter au génie musical d'Oum Khaltoum et d'Abdelwaheb. En cela, les cafés maures de notre quartier furent les lointains précurseurs des modernes « sonos » qui nous inondent de musique dans les galeries marchandes, les grandes surfaces, les cafés à la mode et même les salons de coiffure.

A l'ouest de la rue de la République vivait une population en grande majorité juive, ce qui expliquait l'implantation d'une synagogue. Cependant, selon certains de mes amis juifs, cette unité spirituelle aurait recouvert trois groupes de personnes d'origines différentes, à savoir : les djerbiens Israélites venant du moyen orient bien avant la conquête arabe du XIIème siècle - ceux d'Espagne, repliés avec les musulmans lors de la « reconquête » par Isabelle la Catholique, enfin les Livournais, d'émigration la plus récente. Ce qui pourrait expliquer les différences culturelles que Ton pouvait percevoir en traversant la Hobiza, certaines femmes étaient habillées à la mode orientale et conversaient en arabe avec un léger zézaiement, les autres, vêtues à l'européenne parlaient indifféremment l'arabe ou le français et d'autres, enfin l'arabe, le français et l'italien ; de même pour les hommes existait-il aussi des différences de statut social entre ses trois groupes : les pauvres, les plus aisés, et enfin quelques riches ? Je l'ai entendu dire mais comme pour ma part je n'eus jamais à commercer qu'avec d'humbles artisans, je ne saurais l'affirmer.

La rue la plus animée et la plus commerçante était la rue Pasteur ; elle débutait tout en haut de la rue de la République et perpendiculairement à celle-ci et finissait à la hauteur du Borj el Nar. On y trouvait six épiceries : Vangel, Tai'eb, Ferez, Hay Laïdi, Bouhnik, Pariente ; commerçant en farines et semoules : Saadoun, Cohen, Chelly, Sesportes, un marchand en vins et liqueurs : Farrugia, ceux-ci pour les métiers de bouche ; sept tailleurs : D'Ancona, Berrebi, Azria, Cohen, Kritikos, Lahmi, le cosmopolitisme des ces honorables artisans laisse à penser que leur clientèle était aussi cosmopolite ; sept ateliers de cycles : Fak-Fak, Piro, Abdelhadi, Azria, Gargouri, Hassan, Zouri ; quatre cordonniers : Saadoun, Miale, Gafsou.

Azriş_ ; trois coiffeurs : M'sai'd. Cordi'na, Tartour ; une mercerie bonneterie : Khaïat ; quatre menuisiers-ébénistes : Fak-Fak, Ben S lama, Di-Paolo, Gamrasni. Tout à l'extrémité de la rue Pasteur, près du tribunal de la Driba, se trouvait le garage Gamrasni.

De la rue Pasteur et tout le long de son parcours partaient perpendiculairement à elle, plusieurs rues dont six aboutissaient dans la rue Jules Ferry qui longeait les remparts de Bab-Diwan au Borg-en-Nar, alors que les deux autres, plus longues, partaient, toujours perpendiculairement mais de l'autre côté puisqu'elles se terminaient rue Général Chanzy, dernière rue du quartier avant le boulevard de France.

Les quelques commerces répertoriés, rue du Sinai, rue de Jérusalem, rue d'Alger, rue Hannibal, rue de la Synagogue, ne donnent en rien l'image réelle de l'activité commerçante qui y régnait ; une multitude de garagistes, pâtisseries, pâtisseries, anonymes parce souvent minuscules, contribuaient à donner à ces lieux populaires une atmosphère de gourmandise permanente, comme une revanche des peu fortunés sur les nantis ; ces nourritures terrestres accessibles aux plus petites bourses étaient toujours exquises et les enfants comme les adultes des modestes familles qui venaient là, y trouvaient et les délices de leurs palais et le contentement de leurs estomacs. Qui n'a jamais goûté à l'exquise finesse de ces mets ne peut rien comprendre à la sensualité orientale qui s'en dégage ? Outre ces métiers de bouche, d'humbles artisans oeuvraient dans de rudimentaires ateliers, à la grande satisfaction des gens de ces ruelles. Pour ma part, je possède deux chaises de bois, issues d'un de ces ateliers ; elles ont soixante années d'âge : intactes en toute leur habile architecture, elles pourraient encore être utiles à dix générations. Ce fut un tout jeune menuisier de la Hobiza qui les confectionna, il se nommait Maurice Hania ; je tiens ici à saluer son art.

Revenons à présent à notre nomenclature Rue de la Synagogue ; deux épiceries : Bpuhnik et Taktouk ; un atelier de cycles : Scordino.

Au droit de la rue de la Synagogue, de l'autre côté, de la rue Pasteur, la rue Flattera groupait un nombre important de marchands de denrées alimentaires et, apparemment, une minoterie y avaient pignon sur rue. Azria denrées coloniales ; Berrebî, farines et semoules ; Darmon de St Julien, denrées coloniales ; Hannoun et Khaïat, denrées coloniales ; Khaïat, céréales ; M'sihid, huiles ; Naiïn, denrées coloniales ; Saada, farines et semoules. Saadoun, huiles céréales amandes ; Vella, huiles et céréales, Zarrouck et Cie, huiles et céréales. Sous la rue de la synagogue, la rue Hannibal, quoi qu'aussi courte que celle ci, abritait plusieurs commerces, entre autres quatre cordonniers : Berrebi, Barrebi, Nizard et Zribi ; un second Zribi vendait des fournitures pour cordonnerie ; l'on y trouvait un troisième Berrebi, écrivain

public ; une fabrique d'huiles et savons Nahmias, une buvette Srour ; enfin Allouche directeur du journal «le réveil juif».

Au droit de la rue Hannibal et de l'autre côté de la rue Pasteur, la rue Barthélémy St Hilaire, moins commerçante, abritait tout de même une fabrique de pâtes, une savonnerie, un dépôt de tissus en gros de Chemla, un second minotier : Cohen ; un tapissier en meubles : Ben David. Quant aux rues de Carthage, d'Alger et du Sinaï, aucun commerce n'y était nomenclature ; seule la rue de Jérusalem abritait la droguerie Masliah.

Aux pieds des remparts et de Bab Diwan au Borj--en-Nar se situait la rue Jules Ferry ; comme la rue Léonnec qu'elle prolongeait, elle présentait, accolée aux remparts, enclavée entre les tours, les mêmes constructions basses en forme de couloirs et qui abritaient un nombre conséquent de petits commerces identiques à ceux de la rue Léonnec. Alors que sur son côté droit, on trouvait deux épiceries : Ankri et Lpuzouru la boucherie Ayed. Cammareri, marchand de vins, le café Berrebi, la menuiserie Stimane. les ateliers de cycles d'Ayed et Rejkk, un marchand de goudron végétal : Tagina, la boutique de vitrerie et peinture de Tréménos. A l'autre extrémité du quartier, la rue Pasteur passée, si l'on empruntait soit la rue Flatters, soit la rue Barthélémy St Hilaire, on arrivait rue Général Chanzy laquelle reliait la Place Carnot à la rue de la République ; les Etablissements Lopez et Fils : Vins, liqueurs, cycles, motos y occupaient une place importante ainsi que les commerces en huiles et céréales de Khaïat, Lernannet et Calo.

Au sud-est du vieux quartier s'étendait vaste, ombragée, dotée de bancs, moderne malgré le marabout qui y était implanté, la place Carnot.

De tout le quartier « intra-muros » en 1881, c'est sans nul doute le lieu ayant subi le plus de modifications ; de 1881 à 1930 y avait été construit un hôtel, l'hôtel de la gare de Mme Audibert. une salle des fêtes que l'on appelait : l'Adelphie du nom de l'association qui l'animait, un terre-plein pour cinéma en plein air, puis le cinéma Royal et Pathé réunis. L'on y trouvait que deux artisans, à savoir la menuiserie Baklouti et la forge de Ben Giaouï : deux médecins y étaient à demeure : Larché et Galéa : un artiste-peintre, Gjnetti, des commerces en huiles, céréales, amandes, dattes, laines, éponges, à savoir : Azria, Bessis, Bouhnik, Cohen, Guez, Jacquemart, Salah, ainsi que les bureaux de la savonnerie Zaghdoun. La place Carnot s'ouvrait largement sur la Hobiza, la route de Tunis et le boulevard de France y débouchait, outre la rue Général Chanzy, la plus petite rue du quartier nommée la rue du Chacal enclavée entre le cercle militaire et un corps de bâtiment ancien.

Parvenu au terme de ce travail, des noms me reviennent en mémoire : RevoL Gjjarès, Dreyfus, Espic, Foti que je n'ai pas retrouvés dans la nomenclature dont je me suis servi, et sans doute ai-je omis de citer d'autres noms ; que l'on veuille bien me le pardonner, il est bien difficile de se souvenir de tout.

S'il m'a été relativement aisé de redessiner la topographie de ce vieux quartier et de restituer, aussi fidèlement que possible, les commerçants, artisans, ateliers, imprimeries et fabriques, infiniment plus ardu m'apparaît à présent d'en restituer le mouvement, l'animation, l'ambiance, les odeurs, les saveurs, en un mot : la vie elle-même ! Dans ce bain cosmopolite où se mêlaient en une activité divine continue, en un brassage permanent, tous les échantillons possibles des populations de notre bonne ville.

Ce creuset effervescent où fellahs, bédouins, citadins, insulaires, mendiants, marchands bourgeois, ouvriers, marins, charretiers, chameliers, âniers, employés, patrons, européens, civils, fonctionnaires, cheminots, militaires, hommes, femmes, enfants, diseurs et diseuses de bonne aventure, bohémiennes, blancs, bruns, noirs, formaient une mosaïque chatoyante, changeante, quasi-incernable dans sa diversité vestimentaire, d'allure de couvre-chefs, de chaussures, de langages, de comportements qui donnerait le tournis s'il fallait en faire un inventaire précis. Une foule bigarrée à travers laquelle bicyclettes, charrettes, chariots, charretons tractés, tirés, poussés, ânes chargés comme des baudets, mulets tirant sur leur mors, se frayaient un chemin au milieu de mises en garde, d'injonctions, d'appels, de tintements de sonnettes, de clochettes... Comment restituer par des mots des phrases ce bouillonnement ?

Peut-être serait-il plus sage de se limiter à tenter de décrire le déroulement d'une seule journée. Le quartier dont l'usine électrique scande sa chanson nocturne ; au loin, un train siffle ; quelque part des chats se chamaillent ; quatre heures sonnent ; dans la nuit finissante s'élève un appel discret, celui du muezzin ; l'aurore pointe. Cinq heures. Bab Diwan s'éveille.

Les vendeurs ambulants encadrent les deux portes ; dans leurs marmites fume la chorba brûlante : pois chiches ou fèves au cumin mijotent dans leur bouillon odorant : les passants matinaux s'en régaleront tout à l'heure ; dans un hanout voisin se prépare une bouillie délicieuse : le chahleb. Sur les palmiers voisins piaillent les moineaux querelleurs ; là haut, sur les terrasses, les coqs s'égosillent.

Cinq heures trente ; l'angélus du matin s'envole du clocher de l'église ; les premiers rayons du soleil caressent les créneaux des murailles ; sur les pavés grincent les roues ferrées des premières charrettes ; une odeur d'huile chauffée erre dans l'air frais du matin : le ftaïri est déjà au travail ; de la médina sortent de pauvres charretons de bois chargés de légumes ou de

fruits et pourvus de l'inévitable balance Roberval ; l'heure venue, leurs propriétaires vanteront bruyamment la qualité et le prix de leurs marchandises ; à quelques coins de rues, des fellahs drapés de laine, sont accroupis, tels des pierres d'angle : devant-eux, des couffins remplis d'œufs.

A l'entrée de la mosquée, près de la porte, des fidèles font leurs ablutions dans une vasque disposée à cet effet ; d'autres boivent à même le robinet mural ; du haut du minaret, une voix invite à la prière : « Allah est le plus grand »-« la prière vaut mieux que le sommeil »-« ...entrez dans la félicité » L'air embaume le café torréfié, le pain chaud, le beignet et le thé à la menthe. Un employé municipal s'affaire le long du trottoir : il marche, s'arrête, se courbe, soulève un couvercle, ouvre une vanne...et un ruisseau d'eau claire se met à courir le long du caniveau.

Peu à peu, les boutiques se sont ouvertes, les auvents sont déployés, les marchandises sorties, les carreaux, étals, étalages, garnis : pièces de viandes, théories de poissons frétilants, grands sacs de légumes secs, petits sacs d'épices colorées, guirlandes de piments, de poulpes sèches, pyramides de pains : orge, semoule, farine, noirâtres, zébrés, plats, arrondis, torsadés. Le quartier fleure bon de toutes ses nourritures terrestres.

Sept heures trente ; la foule est dense ; les uns font leur marché, vont, viennent, regardent, hument, soupèsent, discutent, marchandent, achètent ; les couffins, peu à peu, se remplissent ; d'autres se restaurent consommant ftairs, casse-croûtes, chorba, chahleb, pâtisserie, en buvant thé, café, limonade, legmi, citronnade, orgeat ; les cafés regorgent de clients, les rues de gens pressés : employés, ouvriers, dockers, hommes et femmes de ménage, écoliers, collégiens ; les petits cireurs, les yaouleds vendeurs de cigarettes à la pièce baguenaudent à la recherche de clients. A travers cette foule de piétons, une horde de cyclistes s'insinue à grand renfort de sonnettes ; se frayant lentement un passage de lourds chariots chargés de fûts, des charrettes, de sacs, de scourtins ou de zebbla ; l'atmosphère est bruyante ; cris, appels, mis en garde, discussions animées, marchandages sans fin, conciliabules discrets, échanges de salutations sonores, conversations, objurgations pathétiques et...parfois même...injures ! Ainsi va la vie du quartier : sonore et parfumée.

Mais déjà s'exposent aux devantures carrelées des gargotes, couscous et tajines du midi. Les clients n'en sont jamais déçus car ces humbles restaurateurs, cuisiniers avisés et commerçants honnêtes ont tous à cœur l'entière satisfaction de leur clientèle ; il semble que cela soit chez eux —juifs et musulmans réunis - une manière de devoir sacré.

La journée s'est écoulée ; le soir descend ; dans les rues, après le flux matinal, le reflux vespéral et, avec lui, d'autres senteurs, prélude à d'autres saveurs : merguez, brochettes, côtelettes, bricks, grillades, salades et pour conclure, zlabia, baklaoua, makroud, montecao, ruisseaux de miel ; car dans ce vieux quartier peuplé de gens modestes, l'incertitude des lendemains attise la gourmandise comme un salut à la bonté du présent. Privilège de notre quartier, nulle part dans la ville moderne ne peut s'épanouir une telle symphonie culinaire et, pour cause, là où règne la sécurité matérielle, l'imagination n'est pas la vertu première. Et puis l'Orient n'a-t-il pas été de tout temps le berceau des parfums et des goûts raffinés ?

Les étoiles scintillent dans le velours du ciel. Du haut du minaret monte un dernier appel, le sixième. C'est la nuit ; l'usine électrique scande son chant rythmé ; quelque part, des chats se querellent ; au loin, un train siffle ; Bab-Diwan égrène les heures. - Partout la PAIX.

Henri CALZARELLI

*Le souvenir est l'espérance renversée. On regarde le fond du puits comme on a regardé le
sommet de la tour*

Gustave FLAUBERT - 1821-1880